

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

*Cahiers
franco-canadiens
de l'Ouest*

La voie

Jacqueline Barral

Volume 28, numéro 1, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1036752ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1036752ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Barral, J. (2016). La voie. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 28(1), 123–128.
<https://doi.org/10.7202/1036752ar>

La voie

Depuis la fin de l'hiver, il revenait tous les jours au sentier qui butait contre le remblai de la voie ferrée. Il montait lentement l'éboulis, attentif à ne pas se tordre les pieds sur les gros cailloux instables. Il ne pouvait pas se permettre de tomber. Là moins qu'ailleurs. En haut, il se tenait debout dans le vent. Le blouson de faux cuir ne protégeait pas ses vieux os comme sa vieille veste matelassée, si rapiécée que sa fille l'avait jetée un jour sans le lui dire. Il frissonnait, les bras serrés sur la poitrine, et fixait toute son attention sur les deux rails pointant droit vers le Nord, au delà de la ville, là-bas, au bout de l'horizon: deux lignes noires, parallèles, sur le bourrelet de caillasse et de terre séparant les deux moitiés de la plaine nue.

La veille, il avait de nouveau plu. D'énormes flaques luisaient au soleil dans les champs encore imbibés de la rivière: un océan de boue molle, d'un noir teinté de brun, suintant, traversé de traces d'un beige grisâtre qui correspondaient aux chemins de section. À gauche, le flot avait même arraché l'asphalte de la grand-route, laissant derrière lui une chaussée défoncée qui émergeait ici et là. De vagues lambeaux de brume matinale traînaient encore, s'affichant autour de quelques bouquets d'arbres dispersés dans la plaine et de buissons parsemés le long de la voie.

Ce fut ce jour-là qu'il la vit. Une bonne demi-heure qu'il se tenait en haut du talus, immobile dans la lumière oblique du soleil qui commençait juste à pointer une flèche à ras de l'horizon. Elle traversait lentement la voie dans sa robe blanche où jouait le vent léger, trop loin pour qu'il pût courir vers elle, incapable soudain de la héler. La gorge nouée, le regard embué, il la but des yeux. Une immense paix descendit en lui. C'était bien elle. Ce n'était l'effet ni de son imagination, ni de la brume qui s'évaporait, ni d'un jeu de lumière maintenant qu'il faisait bien clair. Non. Il l'avait nettement vue se découper sur le ciel

comme en ce printemps de 1950. C'était elle, avec ce pas dansant qui lui permettait de masquer une jambe trop courte.

Que de temps, de patience il lui avait fallu alors pour marcher enfin un jour à son côté, tout près, un bras autour des épaules, puis de la taille. Elle lui avait plus tard avoué sa peur qu'il ne découvre une infirmité qu'elle mettait tant d'efforts à lui cacher, redoutant sa réaction, n'osant espérer. Il savait, bien sûr. Dans un village, il y a toujours un écœurant qui vous crache ce genre de chose au visage. De fait, ce que tous ces gars qui ricanaient ne supportaient surtout pas, c'était qu'elle ait accepté de lui parler à lui, l'étranger, alors que, depuis toujours, elle les évitait, eux et leurs moqueries, alors que – malgré tout – elle était jolie avec ses longs cheveux d'un blond chaud et ses robes claires aux jupes froncées qui flottaient légèrement à mi-mollet.

L'apparition de Suyin, à une vingtaine de mètres sur le côté droit du remblai, troubla un instant sa perception de la silhouette blanche qu'il suivait attentivement du regard, là-bas, arrivée maintenant au niveau du dernier rail. Il ne la quittait pas des yeux, même quand, du coin de l'œil, il sentit la petite se mettre à courir vers lui pour venir le chercher comme d'habitude. L'enfant était venue par le chemin qui faisait un coude au bout de la dernière rue du village et lui évitait de le traverser. Il leur sourit, l'une comme un double de l'autre, avec sa jupe jaune soulevée par le vent, ses cheveux noirs bouclés en auréole autour du visage. Là-bas, soudain, la silhouette dans sa robe blanche avait disparu. Il se tourna alors vers Suyin. Elle le grondait gentiment. Comme de raison, il n'était pas même habillé pour la messe! Avait-il oublié que c'était dimanche? Ils entreraient par le garage pour ne pas se faire voir. Les autres se levaient à peine, la mère trop occupée à la cuisine. Heureusement qu'elle, elle savait où le trouver. Ça n'avait pas de bon sens d'aller sur la voie ferrée comme ça tous les jours au lever du soleil.

Cette fois, il se laissa ramener à la maison sans résister. Ils auraient pu prendre la rue principale sous les ormeaux et tourner à gauche. Elle était encore vide, mais, derrière les fenêtres, les gens étaient déjà levés. Il valait mieux se hâter en contournant le village par le chemin qui passait à l'est derrière la ferme, du côté du garage. Se saisissant de la main de sa petite-fille pour descendre sur le chemin, il l'interrompt doucement: inutile de s'inquiéter, il ne s'échapperait plus au petit matin. Comme elle

continuait à le réprimander gentiment, il finit par lui raconter pour la convaincre: il avait vu grand-mère, telle qu'elle était autrefois. Il savait qu'il la verrait un jour – elle lui avait promis de venir à lui et elle tenait toujours ses promesses –, oui, elle était telle qu'à leur première rencontre.

Pendant l'inondation, l'armée avait soigné et nourri les bestiaux parqués dans les wagons sur la voie ferrée. Avec ses parents, elle avait fait partie des premières familles à rentrer dès que l'eau avait baissé.

C'est ainsi qu'il l'avait rencontrée. C'est lui qui avait donné au père l'idée de rapporter de la terre pour lever la maison d'habitation et la grange sur une sorte de petite colline au lieu de faire des digues autour de la ferme, comme tout le monde. Les voisins les avaient bien un peu raillés, mais la mère avait eu depuis lors la plus belle vue sur la plaine et sur la rivière Rouge. Lui, il s'était débrouillé pour les aider plus particulièrement le peu de temps que l'armée fut encore mobilisée dans ce secteur. Il avait ensuite profité d'une permission qui lui était due pour revenir et donner un coup de main au père. Il était adroit de ses mains et sut, malgré tout, se faire apprécier des parents. Il avait surtout assez gagné leur confiance pour pouvoir aller se promener tous les soirs avec elle et il était heureux de travailler dur pour relever et remettre sa maison en état.

Ils avaient toujours pensé y passer des années ensemble, dans cette maison, quand il aurait fait son temps dans les Forces canadiennes. Il l'aiderait alors à prendre soin de ses parents et, surtout, de la ferme, et ils auraient un fils ou un gendre pour la garder dans la famille. L'exploitation avait bien changé depuis les temps de la Rivière-Rouge, mais cette terre était la leur et devait le rester. Ils revinrent donc ici tous deux un premier hiver dès sa retraite de l'armée. Ils prirent leur part aux travaux, lui aux champs, elle à la maison. Et ce fut le printemps de 1979. La rivière la lui avait donnée, elle la lui reprenait avec une autre inondation, pire que la première. Pourtant,...

Pourtant, l'eau n'avait jamais atteint la maison perchée sur sa butte.

Pourtant, on les avait quand même évacués, bon gré, mal gré.

Pourtant, il l'avait épaulée en tout temps quand elle n'avait eu de cesse que de venir en aide aux autres rescapés. Et lorsqu'elle avait attrapé froid, il l'avait entourée de soins et d'amour. Mais elle ne pensait qu'aux autres et ne voulut pas tenir compte de son état.

Cet été-là, elle était morte à l'hôpital où elle avait trop longtemps refusé d'entrer. Depuis, fidèle à leur promesse, il l'avait guettée, elle: ils avaient tout partagé pendant tant d'années, elle ne pouvait pas ne pas revenir vers lui. Elle avait promis d'être là pour lui, de lui faire signe de là-haut. Maintenant, l'eau de la nouvelle inondation s'était retirée, et il l'avait vue. Elle avait tenu sa parole. Il n'avait plus qu'à attendre d'aller la rejoindre.

Il n'avait plus qu'un vœu: que la petite n'oublie jamais qu'elle s'appelait Suyin. En mémoire de sa grand-mère qui avait épousé un Canadien-Chinois malgré les réticences de leurs familles respectives, et qui l'avait suivi partout de garnison en garnison, fidèle et gaie, contre vents et marées; une grand-mère dont, plus que ses aînés, elle avait le regard frondeur et le rire; une grand-mère déjà fougueuse et indomptable dans sa jeunesse, qui tenait sa résistance têtue de sa mère métisse – cette ancêtre toute ridée qui avait bercé la petite enfance de Suyin d'histoires anciennes, mélangeant le français et le mitchif –, et la joyeuse énergie de son père, une espèce de géant franco-irlandais. Ils avaient fait un drôle de duo, le père et lui, alors qu'ils reconstruisaient la maison côte à côte, sa petite silhouette fine d'Asiatique aux cheveux noir bleuté et le colosse blond presque auburn et à la peau parcourue de tâches de rousseur. C'est de lui que leur fils aîné, le père de Suyin, avait hérité sa carrure d'athlète et la couleur de ses yeux en amande d'un vert mordoré qui faisait tomber les filles, ces mêmes yeux qu'il avait passés à Suyin. Celle-ci n'a jamais connu son arrière-grand-père, mais, sautant une génération, elle en a hérité, elle aussi, cette manière de prendre les choses joyeusement à bras le corps.

Suyin interrompt ses pensées:

– Tu veux dire que grand-mère t'est apparue là-bas, sur la voie ferrée?

– Ta grand-mère m'avait promis de revenir me voir quand elle s'est éteinte, à l'hôpital, et elle tenait toujours ses promesses, répondit-il simplement.

Suyin le regarda, un peu inquiète. Comment pouvait-elle le croire? Il valait mieux le ramener doucement à la réalité. Elle lança d'un ton rieur:

– Et toi, tu lui as fait des promesses?

– Oui, de consolider celle qu'elle m'a aidée à remplir.

– Elle t'a aidé à remplir une promesse que tu lui avais faite? Perplexe, Suyin s'arrêta au milieu de la rue.

– Non, la promesse que j'avais faite à mon grand-père d'honorer la lignée des ancêtres en ramenant mes descendants à la terre, comme il le voulait, même si ce n'est pas en Chine; et la même promesse à mes beaux-parents de garder leur terre dans la famille.

– Pourquoi es-tu devenu militaire, alors?

– Souviens-toi, mon grand-père était un de ces paysans si pauvres du Nord de la Chine qu'ils sont venus dans ce pays construire le chemin de fer. C'est lui qui a envoyé son fils unique faire l'armée, car c'était le meilleur moyen honorable de lui donner une éducation tout en l'intégrant au pays de sa naissance. J'ai fait de même. Mais je t'ai déjà raconté que, quand j'étais tout petit, il me montrait comment il faisait pousser toutes sortes de plantes dans des pots alignés sur la fenêtre de sa chambre. Et il m'a toujours rappelé que mes ancêtres étaient des gens de la terre, que, si lui avait dû prendre un autre chemin, je pouvais renouer avec eux, dans ce nouveau pays s'il le fallait. Quand ton père est entré à l'université pour étudier l'agriculture et reprendre cette ferme où tu es née, il m'a permis de remplir cette double promesse, à ma famille et à celle de ta grand-mère.

Il sourit, tout au souvenir d'enfant du vieil homme courbé et silencieux qui le gardait pendant que sa mère travaillait et qui lui permettait de l'aider à prendre soin de ses quelques plantes en pots. Il entendait encore la voix éraillée par le tabac lui conter le soir ces histoires du vieux pays, dans un dialecte oublié depuis longtemps: ce grand-père d'une autre vie était mort alors que lui n'avait que sept ans, quelques mois après que son père était rentré à la fin de la guerre, sombre, décharné en moins de six mois dans un camp de prisonniers en Allemagne, déterminé à n'être rien d'autre que ce qu'il avait prouvé dans les combats et les stalags d'une Europe dévastée: qu'il était un Canadien, un point, c'est tout. Lui, il avait dû alors non seulement parler à son exemple un anglais impeccable, mais aussi apprendre le

français et faire l'armée pour prouver son attachement et sa reconnaissance à son véritable pays.

Ils marchèrent tous deux un moment en silence, comme ils le faisaient souvent. Suyin avait baissé la tête.

– Ton père, alors, c'est comme les cousins de Saint-Paul. Ils parlent tous anglais et pendant longtemps ils ne voulaient pas que le monde sache qu'ils étaient métis.

– Tu sais, ce n'était pas toujours facile dans le temps. Mais toi, tu peux rester fidèle à tes ancêtres.

– Comme toi.

– Mais rappelle-toi que, si j'ai pu remplir ma promesse, c'est grâce à ta grand-mère qu'elle est devenue un engagement envers nos deux familles en gardant cette ferme où tu es née. C'est pourquoi tu ne dois jamais oublier que tu t'appelles Suyin. C'est elle qui l'a choisi comme premier prénom, en souvenir de ton autre grand-mère.

Ils étaient arrivés à la ferme et se glissèrent jusqu'à sa chambre en passant par le garage. Il alla faire un peu de toilette pendant que Suyin sortait son habit du dimanche.

– Suzanne, où étais-tu donc? Nous partons! Et où est ton grand-père?

Sa fille est sur le pas de la porte, comprend tout de suite en le voyant:

– Trop, c'est trop! Un jour, à galvauder comme ça, il va encore t'arriver quelque chose, papa, comme à l'automne dernier. Je suis tannée au coton! Je ne peux pas être toujours derrière toi! Veux, veux pas, cette fois, nous confirmons que tu rentres au foyer.

Elle se raidit contre l'éternel refus auquel elle s'attend, le regarde, stupéfaite, incrédule. Il opine sagement, souriant. Maintenant, il peut partir; cette semaine, si elle veut.

Jacqueline BARRAL